Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

19 | 2014

Varia

Les découvertes funéraires du Haut-Empire au sud de *Tolosa* : à l'instar d'une « petite Rome » ? Image idéalisée de la ville antique, de l'historiographie à la réalité archéologique

Patrice Georges-Zimmermann, Christophe Requi, Jean-Jacques Grizeaud et Catherine Amiel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/4643>

DOI : 10.4000/anabases.4643

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2014

Pagination : 171-187

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Patrice Georges-Zimmermann, Christophe Requi, Jean-Jacques Grizeaud et Catherine Amiel, « Les découvertes funéraires du Haut-Empire au sud de *Tolosa* : à l'instar d'une « petite Rome » ? Image idéalisée de la ville antique, de l'historiographie à la réalité archéologique », *Anabases* [En ligne], 19 | 2014, mis en ligne le 01 avril 2017, consulté le 20 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/4643> ; DOI : 10.4000/anabases.4643

**Les découvertes funéraires
du Haut-Empire au sud de *Tolosa* :
à l'instar d'une « petite Rome » ?
Image idéalisée de la ville
antique, de l'historiographie
à la réalité archéologique**

PATRICE GEORGES-ZIMMERMANN,

CHRISTOPHE REQUI,

JEAN-JACQUES GRIZEAUD & CATHERINE AMIEL

À mesure qu'elle progresse, on le sait, l'investigation archéologique ne cesse d'ouvrir de nouvelles pistes et d'engendrer de nouvelles frustrations. Croit-on qu'elle vient d'apporter une réponse à des questions qu'on se posait depuis longtemps, la réponse se révèle incertaine, décevante, insuffisante, ou au contraire si riche, si surprenante qu'elle suscite à son tour un flot de nouvelles questions. La période du Haut-Empire à Toulouse illustre à merveille ces vérités d'expérience. Que savons-nous de plus ou d'autre, aujourd'hui, qu'il y a trente ans ?

Jean-Marie Pailler (2001).

SANS DOUTE PLUS QUE DANS TOUT AUTRE DOMAINE, l'interprétation des données funéraires appelle à la circonspection. Cette vérité, valable certes sur tout le territoire de la Gaule et au-delà, se doit d'être rappelée avec force pour la région Midi-Pyrénées où, pour l'Antiquité, nombre de découvertes dites funéraires ne passent pas le crible de

l'analyse¹. C'est pourquoi, chaque nouvelle fouille archéologique de sauvetage menée par l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap) qui livre des sépultures, est l'objet de toutes les attentions. C'est particulièrement vrai pour la ville de Toulouse où, pour le Haut-Empire, les sites du « Métro François Verdier » (dir. C. Amiel : étude en cours) et de « L'école d'économie » (dir. J. Catalo : étude en cours), respectivement situés à l'est et au nord-ouest de la ville antique, s'avèrent être les seuls ensembles conséquents explorés méthodiquement². Si l'on excepte donc ces deux sites, dont l'un a été fouillé très récemment, la plupart des découvertes funéraires de cette période ont été réalisées au sud de la ville. Elles demeurent toutefois relativement peu nombreuses. Sous la plume d'un auteur récent, on peut alors lire : « Comme c'est la règle dans l'Antiquité, les morts sont rejetés hors de l'espace de la ville et rassemblés dans des espaces à eux consacrés, de véritables "villes des morts", bien souvent disposés le long des routes d'accès à la ville. Toulouse n'a pas échappé à la règle. La grande voie qui donnait accès à la ville par le sud était à l'évidence bordée de tels ensembles, parmi lesquels d'imposants monuments³. » Plus qu'une réflexion fondée sur les découvertes archéologiques⁴, qu'elles soient récentes ou pas, la facilité de langage et le glissement sémantique dont font preuve ces propos pourraient avoir induit une image précise et sans appel de la nécropole de la route de Narbonne et, par voie de conséquence, une image idéale et magnifiée de Toulouse antique. Pourtant, à ce jour, aucune étude critique de l'ensemble des découvertes archéologiques relatives au funéraire au sud de Toulouse n'a encore été réalisée⁵. Cet état de fait peut s'expliquer de différentes façons. Il faut bien évidemment mentionner quelques faits indéniables de nature archéologique, même si l'examen global des informations à ce sujet ne permet pas vraiment, pour l'instant, de favoriser une hypothèse plus qu'une autre (cf. *infra*). Il semble que l'image générale de la nécropole sud de Toulouse, fondée sur l'image de Rome et qui perdure aujourd'hui, soit en grande partie le reflet de la vision

1 P. GEORGES et C. AMIEL, « Regards archéologiques du ^{xx}e siècle sur la crémation antique : l'exemple du Midi toulousain », *Anabases* 8 (2008), p. 187-195.

2 La découverte aux alentours de l'église Saint-Sauveur relatée par Guillaume de Catel au début du ^{xviii}e siècle ne permet pas de déterminer si nous avons affaire véritablement à une nécropole. D. CAZES, « Les nécropoles », in *Palladia Tolosa, Toulouse romaine*, catalogue d'exposition du musée Saint-Raymond de la ville de Toulouse, novembre 1988-mars 1989, Toulouse, 1988, p. 155-156.

3 M. VAGINAY, « Toulouse antique », *L'Auta* 99 (janvier 2009), p. 4-9. Ce texte a été publié en 2005 dans le catalogue de l'exposition « *Toulouse, parcelles de mémoires* » qui marquait le 8^e centenaire des Archives municipales de Toulouse.

4 Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'aucune de ces assertions n'est accompagnée d'une présentation critique des données archéologiques.

5 La question du funéraire n'est même pas abordée dans l'ouvrage rendant hommage aux travaux de Michel Labrousse : Jean-Marie PAILLER, *Tolosa. Nouvelles recherches sur Toulouse et son territoire dans l'Antiquité*, Collection de l'École française de Rome 281, Rome, 2002.

du Professeur Michel Labrousse (1912-1988)⁶. Tant il est vrai qu'il faut souligner à la fois la qualité de ses travaux et sa démarche. Les fonctions qu'il a exercées sont en effet à l'origine d'une œuvre considérable, en particulier sur la période antique à Toulouse et dans sa région. La persistance de son hypothèse est d'autant plus étonnante que M. Labrousse précise bien au moment où il rédige son ouvrage sur Toulouse⁷ que les nécropoles toulousaines de l'époque impériale sont mal connues car aucune n'a alors été méthodiquement explorée, ni même véritablement reconnue⁸. Il précise même que les tombes de l'époque impériale n'étaient pas groupées en véritables cimetières⁹, ce qui n'est plus vraiment valable aujourd'hui, même si les opérations d'archéologie préventive n'ont été menées que sur des surfaces relativement réduites. Les dernières découvertes archéologiques préventives sont l'occasion de faire le point sur la question du funéraire au sud de la ville de Toulouse et de comprendre pourquoi, au fil des ans, une seule vision s'est imposée¹⁰.

Récolement des données anciennes : l'œuvre de M. Labrousse

On doit à M. Labrousse un récolement exhaustif des données intéressant le funéraire au sud de Toulouse ; il détermine une nécropole le long de la route de Narbonne par trois types de découvertes : 1) « épitaphes », 2) « urnes cinéraires » et 3) « tombes monumentales ».

6 Michel Labrousse est décédé brutalement au soir du 12 janvier 1988. Il se rendait à l'hôtel d'Assézat à Toulouse, pour une réunion de la Société archéologique du Midi de la France (SAMF) qu'il a présidée durant 29 ans. Élu membre titulaire en 1949, il en est d'abord le directeur en 1955, avant d'accéder à la présidence en 1959, après la disparition du prof. Raymond Rey. Son travail est à l'image d'une vie bien remplie, celle d'un brillant chercheur du XX^e siècle.

7 M. LABROUSSE, *Toulouse antique, des origines à l'établissement des Wisigoths*, Paris, E. de Boccard, 1968. In-4°, 644 pages, 54 figures, un plan et 9 planches hors texte. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 212).

8 « Aucune étude particulière ne leur a jamais été consacrée, écrit M. Labrousse, et L. Joulin se borne, par exemple, à énumérer en deux ou trois lignes les principales d'entre elles » (*Rev. Arch.*, 1907, 1, p. 99). LABROUSSE, *Toulouse antique*, p. 457, n. 1. En ce qui concerne la nécropole sud, il précise cependant : « Sur cette nécropole, quelques indications sont données par Edw. Barry, *H. L.*², note 117, pp. 539-545 ». LABROUSSE, *Toulouse antique*, p. 458, n. 6.

9 M. LABROUSSE, *Toulouse antique*, p. 457.

10 Dans un éloge prononcé lors de la séance publique de la SAMF du 28 mai 1988 après la disparition de M. Labrousse, Gratien Leblanc faisait remarquer que « tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de notre ville "romaine" ne cessent et ne cesseront d'avoir recours » à son œuvre prolifique. Force est de constater que c'est toujours vrai plus de vingt ans après.

1. Des épitaphes ont été recueillies à la fin du XVIII^e s. près de la chapelle Saint-Roch (**fig. 1 : n° 2**), entre 1776 et 1785 ; elles ont été immédiatement décrites par J.-F. de Montégut. Dans la mesure où elles font partie des rares inscriptions découvertes, « elles soulignent, selon Michel Labrousse, l'importance de la nécropole qui borda la route de Narbonne aux trois premiers siècles de notre ère¹¹ ». Notons toutefois que leur datation n'est pas précisée, même si Michel Labrousse affirme en tête du paragraphe que « des tombes à crémation du Haut-Empire ne sont venus jusqu'à nous que des éléments peu nombreux¹² ».

2. M. Labrousse retient quatre lieux de découverte de « sépultures à incinération retrouvées en place », dont il précise le contexte. La plus ancienne, découverte à la fin du XVIII^e s., est signalée par J.-F. de Montégut. Il s'agit d'une urne en terre (cuite) avec des artefacts interprétés comme étant ceux d'un chirurgien (bistouri, pince, crochet chirurgical), trouvée « en dessous de la chapelle Saint-Roch » (**fig. 1 : n° 2**). Il mentionne également la découverte de L. Joulin en 1901 à l'emplacement de la caserne Niel (**fig. 1 : n° 3**). Il s'agit d'une « sépulture à incinération [...] caractérisée par un mobilier proprement romain : une urne de terre, une lampe et des poteries sigillées ». M. Labrousse avance une datation – I^{er} s. ap. J.-C. – parce qu'elle contient « une céramique sigillée proprement gallo-romaine » et parce qu'elle « se situait, dans l'Antiquité, en bordure de la route de Narbonne ». En 1953, une autre sépulture est découverte, dans l'impasse Augustin Thierry, en bordure de la rue Achille Viadieu, à plus d'un kilomètre au nord de la précédente (**fig. 1 : n° 1**). Si les artefacts (restes d'une petite coupe en verre et quatre balsamares en verre), qui ont manifestement tous subi l'action du feu, sont signalés, les ossements humains « incomplètement calcinés sur le bûcher » le sont aussi. Il détermine qu'il s'agit peut-être des restes d'un enfant en raison de « l'absence de dents et la très petite taille des vertèbres encore conservées¹³ ». La tombe est datée du II^e s. ap. J.-C.¹⁴. Quatre ans plus tard, dans la même rue Achille Viadieu, trois tuiles posées de chant en triangle et recouvertes d'une quatrième abritaient une urne en terre ; elle contenait des ossements brûlés et des balsamares¹⁵. Aucune datation n'est précisée¹⁶. À ces quatre découvertes, M. Labrousse ajoute que d'autres tombes semblables ont certainement été rencontrées au XVIII^e s. parce que J.-F. de Montégut, qui ne les a toutefois ni décrites, ni signalées, a laissé l'image de plusieurs balsamares – alors appelés « lacrimatoires » – « identiques, de matière, de forme et de taille », à ceux des

11 LABROUSSE, *Toulouse antique*, p. 461.

12 *Ibid.*, p. 460.

13 *Ibid.*, p. 461, n. 23.

14 *Ibid.*, p. 461.

15 Dans la notice de *Gallia* informations, M. Labrousse ne mentionne qu'un balsamaire. M. LABROUSSE, « Toulouse », *Gallia* 17 (1959), fasc. 2, p. 429.

16 LABROUSSE, *Toulouse antique*, p. 462.

découvertes citées plus haut. Aucune datation n'est avancée, ni même le lieu précis de leur découverte¹⁷.

3. Au sujet des tombes monumentales, M. Labrousse écrit : « De cette nécropole viennent à peu près certainement les beaux morceaux d'architecture et de sculpture qui ont été remployés dans les fondations du rempart de Garonne à l'Institut Catholique ». « Il ne s'est rencontré parmi eux, poursuit-il, aucune épitaphe et ni les chapiteaux, ni les pilastres, ni les éléments de colonnes, ni mêmes les "corbeaux" gravés latéralement de volutes et terminés par une tête féminine en ronde bosse encadrée d'une double feuille d'acanthé n'ont par eux-mêmes de caractère funéraire. Celui-ci est mis en évidence par la répétition d'autres motifs sculptés, directement empruntés à la symbolique des tombes romaines¹⁸. »

Interprétations : l'influence du parcours personnel ?

À partir de ces données, M. Labrousse conclut de la manière suivante : « Du I^{er} au III^e s. de notre ère, des tombes à incinération se sont donc échelonnées le long de la route de Narbonne. Elles la bordaient sur une longueur d'au moins 1 500 mètres, depuis les environs du lycée Berthelot jusqu'au passage à niveau de la rue Saint-Roch. Ces tombes étaient romaines de structure et d'esprit : les cendres des morts, incomplètement calcinées sur le bûcher, n'étaient plus mêlées au sous-sol, mais enfermées dans des urnes de terre ou de pierre et accompagnées d'un petit mobilier funéraire où prédominent les balsamares de verre. Elles marquaient une nécropole dont l'importance et l'étendue ont été parfois méconnues¹⁹. » À la suite de ce passage, il écrit la note suivante : « Ainsi, sur son plan du site de Toulouse (pl. I), M. Broëns ne marque de sépultures à incinération qu'à hauteur de la chapelle Saint-Roch et, plus au sud, entre la route de Narbonne et la Garonne. Aucune n'est indiquée, ni au nord de la chapelle, ni au sud le long de la route de Narbonne²⁰. »

Selon M. Labrousse, ces tombes dépendent d'une nécropole considérée comme la plus riche et la plus étendue qui, à la sortie de Toulouse, se développait sur les deux côtés de la route de Narbonne (*via Domitia*)²¹. « Sur la rive droite de la Garonne, écrit-il, au sud de la ville murée, la route de Narbonne resta sous l'Empire ce qu'elle avait été sous la République, la principale nécropole de la cité²². » Il établit que les tombes de l'époque impériale n'étaient pas groupées en véritables cimetières²³. « Obéissant aux

17 *Ibid.*, p. 462.

18 *Loc. cit.*

19 *Loc. cit.*

20 *Ibid.*, p. 462, n. 26.

21 *Ibid.*, p. 429.

22 *Ibid.*, p. 311.

23 *Ibid.*, p. 457.

modes romaines, souligne-t-il, elles s'alignaient en ordre plus ou moins lâche le long des routes, souvent jusqu'à une certaine distance de la ville, et, en nombre de points, leur densité paraît assez faible²⁴. » Cette phrase montre combien selon M. Labrousse l'influence de Rome expliquait l'absence de continuité des aires cimésiérales, principe dont les *topoi* ont depuis volé largement en éclats pour la Gaule et au-delà. Pour s'en convaincre, il suffit de se référer à l'étude de Ph. Leveau sur la topographie funéraire de Césarée de Maurétanie²⁵ ou aux travaux de L. Tranoy²⁶. Longtemps limitée au centre de la cité et à ses monuments, l'étude de la ville antique s'est depuis quelques temps déplacée vers la périphérie. Ces travaux ont donc montré que les nécropoles, certes *extra muros* et proches des voies, ont livré des tombes qui ont fini par empiéter sur le domaine des vivants, composant de fait un paysage mouvant et hétérogène, loin de l'image de la nécropole idéalisée. Il apparaît en effet aujourd'hui que le paysage funéraire de la ville est beaucoup plus divers que ce que la tradition historique a véhiculé ; les schémas classiques de répartition des espaces sont en effet remis en cause depuis un certain temps. Dans l'imaginaire des historiens et des archéologues se sont longtemps opposés deux univers, deux villes. Au seuil de l'espace urbain s'étendrait une « ville des morts » (« nécropole »), expression qui évoque un monde organisé à l'instar de celui des vivants dont il serait comme le négatif. Or cette notion de « nécropole », peut-être créée en même temps que le mot au XIX^e s., est remise en cause depuis ces deux dernières décennies, en particulier pour les grandes cités. De telle sorte, et c'est ce qui ressort des travaux menés sur les faubourgs, que le passage de la cité *intra muros* aux faubourgs, et inversement, ne serait vraisemblablement pas aussi évident qu'on pourrait le penser... si ce n'est que des lieux de sépultures et des activités artisanales seraient perceptibles par tous les sens du voyageur en éveil²⁷.

24 *Ibid.*, p. 457.

25 H. VON HESBERG et P. ZANKER (éd.), *Römische Gräberstrassen : Selbstdarstellung-Status-Standard, Kolloquium in München vom 28 bis oktober 1985*, Bayerische Akademie der Wissenschaften, Abhandlungen 96, Munich, 1987. Alors qu'il enseignait à l'université d'Alger, de 1966 à 1971, Philippe Leveau a réuni une abondante documentation archéologique et épigraphique sur Cherchel antique : la *Caesarea Mauretaniae*, capitale du royaume de Juba II et de son fils Ptolémée, puis, à partir de 40 ap. J.-C., de la province romaine de Maurétanie césarienne J. ANDREAU, compte rendu : Ph. LEVEAU, *Caesarea de Maurétanie, Une ville romaine et ses campagnes*, Rome, Éditions de l'École française de Rome, 1984, X + 556 p., dans *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* 43-2 (1988), p. 514-516.

26 L. TRANOY, « Le quai Arloing ; artisanat et nécropole », in E. DELEVAL, C. BELLON, J. CHASTEL, E. PLASSOT (éd.), *Vaise un quartier de Lyon antique, Documents d'archéologie en Rhône-Alpes* 11 (1994), p. 179-254. L. TRANOY, « La banlieue, chaos de vivants et de morts », in « Lyon : des origines au Moyen Âge, 30 ans de découvertes », *Archéologia*, 415 (2004), p. 34-35.

27 R. BEDON (éd.), *Les faubourgs en Gaule romaine et dans les régions voisines, Actes du colloque « Suburbia » – Paris ENS*, 1997, Limoges, 1998.

Malgré le faible nombre d'informations disponibles, de qualités diverses par ailleurs, M. Labrousse a explicitement choisi comme modèle Rome, à un moment certes où c'était le cas dans bien des domaines de l'archéologie classique. Mais son parcours pourrait être à même aussi de l'expliquer. Né à Brive le 25 décembre 1912, c'est dans cette ville que M. Labrousse fait une partie de sa scolarité. En 1924, il quitte le collège de Brive pour le prestigieux lycée Henri IV, à Paris. Les classes préparatoires lui permettent d'être reçu du premier coup à l'École Normale Supérieure, rue d'Ulm. Il obtient l'agrégation d'histoire et de géographie en 1935. Il séjourne alors deux années à l'École française de Rome (EFR) où on le dit curieux de tout. En 1937 apparaît alors son premier article dans les « Mélanges d'archéologie et d'histoire », édités par l'EFR ; il a pour sujet : *Le Pomerium de la Rome impériale : notes de topographie romaine*²⁸.

Il est professeur d'histoire au lycée de Bordeaux depuis 1938, quand il est mobilisé en tant qu'officier de renseignements, au 250^e RI. Il profite des rares moments de répit sur le front d'Alsace pour achever quelques études sur les mosaïques et les sculptures du musée Ernest Rupin de Brive. Il est fait prisonnier le 22 juin 1940 et va passer cinq années en captivité dans plusieurs camps. Une fois rentré en France, à l'automne 1945, il est nommé chargé d'enseignements à la faculté des lettres de Toulouse. Plus tard, entre 1969 et 1981, il occupe comme professeur la chaire d'histoire antique puis d'histoire romaine de l'université de Toulouse-Le Mirail, dont il fut le premier titulaire (1969-1981). En 1946, il devient directeur de la circonscription des Antiquités Historiques de Toulouse, puis, en 1979, de la région Midi-Pyrénées nouvellement créée. Il dirige cette circonscription jusqu'en 1981, date à laquelle il devient Professeur émérite. Sa notoriété sur la plan national lui vaudra d'être membre du Comité national du CNRS et du Conseil supérieur de la recherche archéologique. Homme de lettres, reconnu de tous et des institutions, le terrain ne lui était cependant pas étranger. Il conduit ou gère durant sa carrière plusieurs fouilles à Brive, Eauze, La Graufesenque... Il savait aussi accorder sa confiance aux érudits locaux qu'il encourageait alors à fouiller les sites protohistoriques et gallo-romains²⁹. Outre ses copieuses chroniques sur les découvertes archéologiques de la circonscription dont il eut la charge dans *Gallia*, pendant plus de vingt ans (de 1947 à 1980), Michel Labrousse a écrit plus de 150 articles. On se réfère encore surtout à sa thèse sur « Toulouse antique des origines à l'établissement des Wisigoths », dirigée par William Seston, Professeur à la Sorbonne, où il forge une vision globale de *Tolosa*, dont les découvertes récentes contestent certes plus ou moins certains des aspects, mais qui demeure le travail auquel chacun se mesure³⁰. Elle est publiée en 1968 à l'EFR. Au cours de son séjour

28 M. LABROUSSE, « Le Pomerium de la Rome impériale : notes de topographie romaine », *Mélanges d'archéologie et d'histoire* 54 (1937), p. 165-199.

29 Il repose aujourd'hui en pays de Corrèze, au cimetière de Sainte-Féréole.

30 Sa thèse complémentaire sur l'inventaire archéologique du département du Lot pour la période gallo-romaine (1969) est également un travail incontournable. Inédite, elle a servi à établir la carte archéologique du Lot, publiée en 1990, rééditée sous une forme profondément révisée et augmentée en 2011.

dans cette prestigieuse institution, il s'imprègne indéniablement de la Rome antique et s'en inspire pour comprendre comment était Toulouse durant l'Antiquité. Il considère d'ailleurs cette cité comme une « petite Rome » : « [...] elle tient, écrit M. Labrousse en conclusion de son important ouvrage, à se parer symboliquement d'un capitol qui consacre l'ancienne métropole des Tectosages comme "une petite Rome"³¹. » Il précise même en conclusion de son chapitre sur la nécropole sud : « Cette route de Narbonne devait être, pour Toulouse, ce que fut la Voie Appienne pour Rome, la nécropole principale de la cité et le lieu d'élection des sépultures aristocratiques³². » Rome, il est vrai, est le modèle implicite de toutes les études plus ou moins anciennes sur les nécropoles antiques des villes³³. Le précepte qui existe alors est en quelque sorte le suivant : la mort étant considérée comme une souillure, les sépultures ne peuvent se faire à l'intérieur d'une ville, sauf exception ; ainsi à Rome (et l'on peut remplacer Rome par des chefs-lieux de cité ou des villes de Gaule), les tombes sont regroupées hors du *pomerium*, ligne idéale marquant la limite du territoire urbain³⁴. La ligne pomériale (de *post*, derrière, et *mur*, mur) sépare la ville de la campagne. Le territoire intra-pomérial est réservé aux dieux de la cité (*sacra publica*). Cette conception explique l'interdiction d'enterrer les morts dans la cité, ce sol consacré ne pouvant être souillé par la présence des cadavres. Par ailleurs, la loi des Douze Tables déclarait qu'on n'avait pas le droit d'ensevelir ou de brûler un mort *in urbe*, c'est-à-dire *intra pomerium*. Comme toujours, les règles valables pour la capitale étaient théoriquement imposées aussi à toutes les villes romaines, la preuve résidant dans les prescriptions relatives aux sépultures qui apparaissent dans les lois coloniales. Il apparaît alors que, dans tout l'Empire, les sépultures se pressent le long des voies d'accès à l'entrée des villes. « Généralement, écrit A. Pelletier, les tombeaux étaient réunis en nécropoles disposées, au sortir de la ville, le long des voies de communication... » ; il prend pour exemple les nécropoles les plus célèbres de la via Appia à Rome et de l'Isola Sacra à Ostie³⁵. D'autres ouvrages disent exactement

31 LABROUSSE, *Toulouse antique*, p. 592.

32 *Ibid.*, p. 464.

33 Du point de vue des pratiques funéraires, la constatation pourrait être la même pour les études anciennes.

34 Les auteurs anciens, qui détaillent les cérémonies de la fondation de Rome, décrivent le tracé du *pomerium* inauguré religieusement, suivant certains rites prescrits. La condition du territoire *intra pomerium* (sol de la cité, l'*urbs*) diffère profondément du territoire *extra pomerium* (campagne, l'*ager*). E. SAGLIO, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines, d'après les textes et les monuments*, tome quatrième (première partie : N-Q), Paris, 1904-1908, p. 543-547.

35 A. PELLETIER, *Lexique d'Antiquités romaines*, Paris, 1972, p. 162-164.

la même chose³⁶ et les exemples pourraient être multipliés à l'envi³⁷. Ce qui est généralement implicite ailleurs est énoncé clairement pour *Tolosa* : la voie narbonnaise serait ce qu'était la Voie Appienne pour Rome. Les découvertes postérieures à l'ouvrage de M. Labrousse confirment-elles cette hypothèse ?

L'apport de l'archéologie préventive : du funéraire...

Au regard des découvertes récentes, les caractéristiques de cette nécropole doivent être, sinon révisées, tout du moins rediscutées. La réalité de sépultures isolées ou regroupées en petites entités est-elle avérée ? Les découvertes fortuites ne permettaient pas le plus souvent d'étendre la zone d'investigation et la plupart des fouilles ont été réalisées sur une surface plus ou moins restreinte. Ces paramètres ont pu quelque peu fausser le jugement. D'autant plus que jusqu'aux fouilles préventives récentes, les ensembles funéraires antiques du sud de Toulouse n'ont pas vraiment été appréhendés méthodiquement.

Aux découvertes présentées par M. Labrousse, il faut ajouter quatre autres découvertes au sud de la ville de Toulouse.

La fouille du site du « 101 chemin Salade-Ponsan » a été menée par des agents de la Direction des Antiquités historiques de Midi-Pyrénées, aujourd'hui intégrée au Service régional de l'archéologie³⁸. Elle s'est déroulée du 31 mars au 8 avril 1988 sur une parcelle de plus de 3200 m² (fig. 1 : n° 4). Deux sépultures à crémation ont été identifiées au milieu de la parcelle. L'une d'entre elles est datée de la seconde moitié du 1^{er} s. ap. J.-C. (sépulture 1)³⁹.

La fouille « Caserne Niel 2004 – Puits lot 5 » a été menée par l'Inrap, sous la direction de Christophe Requi, du 12 janvier au 6 février 2004. Elle couvrait une surface de 100 m², à l'angle sud-est de la caserne⁴⁰. Au moins trois bûchers ont été mis au jour : bûcher 1 (non daté), bûcher 3 (deuxième moitié du 1^{er} s. ap. J.-C.) et

36 J.-L. LAMBOLLEY, *Lexique d'histoire et de civilisation romaines*, Paris, 1995.

37 À titre d'exemple, voilà ce qu'on écrit sur l'agglomération secondaire de Saint-Marcel (Indre) : « On ne connaît donc que deux nécropoles d'étendue fort modeste. Or il est clair qu'une agglomération comme *Argentomagus* devait posséder plusieurs zones funéraires s'échelonnant le long des voies qui y conduisaient. C'est ce que suggèrent quelques découvertes anciennes isolées... ». Pour ce site, on se réfère d'ailleurs également à la loi romaine des XII tables. M.-E. BELLET *et al.*, *Agglomérations secondaires antiques en région Centre*, 17^e suppl. à la *Revue archéologique du Centre de la France*, FERACF/ARCHEA, Tours, 1999, p. 89.

38 Direction régionale des affaires culturelles (ministère de la Culture).

39 C. SAUVAGE, *Sauvetage urgent Toulouse, 101 chemin de la Salade-Ponsan*, Toulouse, 1988.

40 Et à une quarantaine de mètres à l'est d'une fouille préventive également menée par l'Inrap en 2001, sous la direction conjointe de J.-C. Arramond et C. Requi. J.-C. ARRAMOND

bûcher 10 (I^{er} siècle/début II^e s. ap. J.-C.)⁴¹. Aucun argument ne permet de qualifier ces bûchers de sépulcraux⁴². Tout comme les découvertes les plus récentes sur le site de l'ancienne caserne Niel⁴³, cette opération permet de conforter l'emplacement d'un espace funéraire dont Léon Joulin avait identifié une tombe (sépulture 97)⁴⁴ (fig. 1 : n° 3).

La fouille au « 105, rue Saint-Roch » a été menée par l'Inrap, sous la direction de J.-J. Grizeaud, du 25 septembre 2007 au 22 janvier 2008. Elle couvrait une superficie de près de 500 m², en bordure de l'actuelle rue Saint-Roch. Le site offrait, pour la première fois, l'opportunité de fouiller quasi-intégralement l'extrémité septentrionale du quartier Saint-Roch dont les découvertes à caractère funéraire les plus anciennes remontent au XVIII^e s. (cf. *supra*). A alors été mise au jour une fosse pour laquelle l'hypothèse d'un bûcher (vidangé) a été proposée⁴⁵ ; la datation envisagée est le I^{er} s. ap. J.-C. Par ailleurs, une portion de voie, un fossé et trois « structures bâties » la bordant au-delà du fossé ont également été observés. Le plan de répartition de ces vestiges, *a fortiori* avec la présomption de bûcher préalablement présentée, a permis de proposer l'hypothèse de monuments funéraires très mutilés⁴⁶ (fig. 1 : n° 2 ; fig. 2).

et al., *Métro, ligne B : caserne Niel 2001*, Document final de synthèse de fouille préventive, SRA de Midi-Pyrénées, 2005.

41 C. REQUI *et al.*, *31-Toulouse. Caserne Niel 2004 – puits lot 5*, Rapport final d'opération, Inrap Grand-Sud-Ouest, 2011.

42 Les recherches récentes sur le sujet montrent des gestes post-sépulcraux sur les bûchers qui leur confèrent en effet un statut différent de celui de tombe. C'est la raison pour laquelle l'hypothèse d'une tombe-bûcher doit être argumentée, notamment à partir des données pondérales. F. BLAIZOT et L. TRANOY, « La notion de sépulture au Haut-Empire. Identification et interprétation des structures funéraires liées aux crémations », in L. BARAY (dir.), *Archéologie des pratiques funéraires. Approches critiques*. Actes de la table-ronde des 7 et 9 juin 2001 (Glux-en-Glenne – F58), Bibracte, 9, Glux-en-Glenne : Bibracte, Centre archéologique européen, 2004, p. 171-187.

43 Cette fouille est en cours au moment où nous écrivons ces lignes ; le détail des structures funéraires antiques, qui nous a certes été signalé, nous est inconnu.

44 L. JOULIN, « Les sépultures des âges protohistoriques dans le Sud-Ouest de la France », *Revue archéologique*, 19 (1912), p. 12.

45 À vrai dire, aucun des éléments relatifs à cette structure ne permet réellement d'en déterminer la nature. L'hypothèse est fondée sur la taille, la répartition des fragments d'artefacts brûlés, la présence d'un fragment crânien brûlé d'origine humaine (?), voire la présence de nodules de terre rubéfiée. Ajoutons la situation topographique, au sein du quartier Saint-Roch et à proximité des vestiges des monuments funéraires. P. GEORGES, « Étude archéo-anthropologique de la structure FS.45 », in J.-J. GRIZEAUD (dir.), *Midi-Pyrénées, Haute-Garonne, Toulouse, les occupations protohistoriques et antiques découvertes sur le site du 105 rue Saint-Roch*, Rapport final d'opération, Inrap Grand-Sud-Ouest, août 2012, p. 311.

46 C. VIER, « Les vestiges d'un mausolée », in J.-J. GRIZEAUD (dir.), *op. cit.*, p. 304.

Fig. 1 : localisation de l'enceinte et des découvertes funéraires antiques.

© Inrap / Axel Daussy et Christophe Requi.

À ce jour, en reprenant l'ensemble de la documentation, il nous semble difficile de conclure que des sépultures s'étendaient, non plus sur 1 500 m, mais sur plus de 2 200 m de long, en bordure de la voie narbonnaise, même si le plan des nécropoles dans « *Tolosa*, nouvelles recherches sur Toulouse et son territoire dans l'Antiquité » (1. Plan général de Toulouse à la fin de l'Antiquité : hors texte ; D. Cazes, 1999) propose une telle restitution. La chose est possible mais, dans l'attente d'étudier complètement les données anciennes (retour aux sources, étude des artefacts découverts alors, etc.) ou dans l'attente de nouvelles découvertes, il est préférable de révéler les faits tels qu'ils se présentent, et non pas tels qu'on les a toujours interprétés. À ce jour donc pour le Haut-Empire, au moins trois pôles distincts peuvent être reconnus avec certitude, avec toutefois de nombreuses incertitudes chronologiques. Il s'agit, du nord au sud, des pôles suivants :

1. « impasse Augustin Thierry – rue Achille Viadieu », avec les deux sépultures découvertes dans les années cinquante du ^{xx}e s. L'une d'entre elles est datée du ⁱⁱe s. ap. J.-C. Il est donc possible, sinon probable, que les travaux très localisés réalisés impasse Augustin Thierry et rue Achille Viadieu auraient permis la découverte de plus de tombes si les surfaces ouvertes avaient été plus importantes et/ou surveillées en permanence⁴⁷. Elles sont situées à 500 m au sud de la Porte narbonnaise.

En ce qui concerne les éléments architecturaux du rempart de l'Institut Catholique, s'ils s'avéraient qu'ils sont tous d'origine funéraire – ce qui n'est semblait-il pas prouvé⁴⁸ –, il est difficile d'en déterminer la provenance, quand bien même un sarcophage a été trouvé en 1988 au début de la grande rue Saint-Michel⁴⁹. D'autant plus que les récentes investigations archéologiques dans l'environnement immédiat de la Porte narbonnaise (Fouilles de J. Catalo, Inrap) n'ont semblait-il pas révélé de sépultures du Haut-Empire, pas même à l'état de vestiges épars⁵⁰. En outre, dans un

47 Nous soulignerons tout de même que des sépultures dites isolées, car en dehors de tout contexte communautaire, peuvent exister pour cette période, en particulier pour marquer des limites de propriété. Cela se vérifie dans toute la Gaule en contexte rural.

48 La restitution qualifiée de « probable » d'un monument funéraire toulousain par l'abbé G. Baccabère a sans doute aidé à diffuser cette hypothèse jamais mise en doute. D. CAZES, « Les nécropoles », dans *Palladia Tolosa, Toulouse romaine*, catalogue d'exposition du musée Saint-Raymond de la ville de Toulouse, novembre 1988-mars 1989, Toulouse, 1988, p. 10.

49 Dans l'état actuel de nos recherches, nous n'avons pas (encore ?) de précisions quant à sa localisation précise. De même, la question de la datation (ⁱⁱe-^{iv}e siècle de notre ère), donnée par comparaison avec la nécropole d'Arles (référence d'alors ?) mériterait d'être travaillée de nouveau. Dans la notice du même catalogue d'exposition sur *Palladia Tolosa, Toulouse romaine*, les auteurs mentionnent comme date probable : ⁱⁱe siècle de notre ère (France, Filippo, 1988). M. Vidal (2001 : 560) reprend la datation large : ⁱⁱe-^{iv}e siècle de notre ère.

50 J. CATALO *et al.*, *La cité judiciaire de Toulouse (Haute-Garonne), phases 2 et 3*, RFO INRAP/SRA Midi-Pyrénées, 2007. J. CATALO, Q. CAZES *et al.*, *Toulouse au Moyen Âge. 1000 ans d'histoire urbaine*, Toulouse, 2010, p. 235.

programme architectural et urbanistique tel que celui de l'élaboration du rempart en question, on peut avancer que l'approvisionnement en matériaux pouvait se faire dans un rayon plus important que l'environnement strictement immédiat.

2. « chapelle Saint Roch », avec les indices épigraphiques découverts depuis le XVIII^e s., une sépulture à crémation retrouvée « en dessous de la chapelle Saint-Roch » et les découvertes récentes du site « 105, rue Saint-Roch » : monuments funéraires, voire bûcher en fosse daté du I^{er} s. ap. J.-C. Ces vestiges sont situés à plus de 550 m au sud du pôle précédent et donc à environ 1 050 m au sud de la Porte narbonnaise.

3. « caserne Niel », avec la sépulture à crémation retrouvée en 1901 (I^{er} s. ap. J.-C. ?) et les bûchers mis au jour en 2004. Deux de ces bûchers (?) sont datés de la deuxième moitié du I^{er} s. ap. J.-C. (bûcher 3) et du I^{er} s./début II^e s. ap. J.-C. (bûcher 10). Ces vestiges sont situés à environ 375 m au sud du pôle précédent et donc à environ 1 425 m au sud de la Porte narbonnaise.

Un autre pôle pourrait être constitué avec la découverte du « 101 chemin de la Salade-Ponsan », soit deux sépultures à crémation, dont une datée de la seconde moitié du I^{er} s. ap. J.-C. (sépulture 1). Mais ces vestiges sont situés à plus de 800 m au sud du pôle précédent et donc à environ 2 225 m au sud de la Porte narbonnaise, avec un décalage d'environ 300 m du tracé de la voie narbonnaise tel qu'il est envisagé actuellement au pied des coteaux de Pech David. Ce qui ne nous incite pas vraiment à en faire un ensemble en rapport avec cette voie. Cet ensemble pourrait appartenir à une villa suburbaine.

... à la localisation de la voie narbonnaise

Hormis quelques emplacements funéraires (sépultures et bûchers), les connaissances archéologiques pour le Haut-Empire et plus largement l'époque romaine se limitent à quelques maçonneries antiques et un « tracé » approximatif de la voie antique aux abords de Toulouse.

Pour les habitants de *Tolosa*, la route de Narbonne était l'artère maîtresse du réseau toulousain⁵¹, le chemin de Rome et l'une des *viae militares* de l'Occident romain⁵². M. Labrousse en reconstitue le trajet général de la Porte narbonnaise jusqu'à la limite orientale de la cité, à l'est de Bram⁵³. À ce sujet, le tracé n'a pas été rectifié ; la localisation n'est pas contestée⁵⁴. Mais jusqu'à très récemment, cette voie n'était connue que par deux tronçons de taille relativement réduite dans les faubourgs de *Tolosa*.

51 LABROUSSE, *Toulouse antique*, p. 334.

52 P. SILLIÈRES, « Les voies de communication », in J.-M. PAILLER (éd.), *Tolosa. Nouvelles recherches sur Toulouse et son territoire dans l'Antiquité*, École française de Rome 281, Toulouse, 2002, p. 333-335.

53 LABROUSSE, *Toulouse antique*, p. 334.

54 SILLIÈRES, « Les voies de communication », p. 333.

Un sondage réalisé aux allées Paul-Feuga en 1992 a exhumé le premier tronçon, à une centaine de mètres au sud de la Porte narbonnaise⁵⁵. À partir de la place Lafourcade, son tracé est approximatif⁵⁶. Une autre portion de cette voie, nettement plus petite, a été mise au jour au 12 de l'impasse Saint Roch⁵⁷ (fig. 1). La communauté archéologique s'accorde à la situer sous la rue Achille Viadieu, en se prolongeant sous la rue du Férétra dans l'axe de la précédente jusqu'à la chapelle Saint-Roch actuelle, dont l'origine pourrait remonter à l'Antiquité⁵⁸. Elle se prolongerait peu ou prou sous la rue Saint-Roch pour longer à l'est les coteaux escarpés de Pech David, au pied de ces derniers. La fouille au « 105, rue Saint-Roch » a révélé une portion de voie orientée nord-ouest/sud-est, dont l'emplacement, les informations chronologiques et surtout la taille voire la constitution laissent croire qu'il s'agit, sinon de la voie narbonnaise, tout du moins, d'une de ses évolutions au cours du temps (fig. 2). Cette découverte permet d'illustrer la bifurcation envisagée au niveau de la chapelle Saint-Roch.

Les trois premiers pôles semblent donc, en effet, à proximité de la voie. En revanche, ce n'est semble-t-il pas le cas pour le pôle du « 101 chemin de la Salade-Ponsan ». Si le tracé continue dans le prolongement de la portion mise au jour au 12 de l'impasse Saint Roch, les deux sépultures à crémation en seraient donc nettement éloignées.

Interprétations nouvelles ?

Nous avons ainsi (au moins) quatre pôles, situés à proximité de la voie narbonnaise, sauf peut-être pour le pôle « 101 chemin de la Salade-Ponsan » (n° 4), dont les aspects quantitatifs semblent essentiellement dépendre des contextes de découverte. En effet, ce sont les travaux d'archéologie préventive, qui ont été menés sur des surfaces plus importantes, qui ont livré le plus de tombes. Nous pouvons donc poser comme hypothèse que, pour chacun de ces pôles, nous avons affaire à des groupes de sépultures plus importants que les découvertes effectives pourraient nous le laisser croire. Leur densité est cependant relativement lâche.

55 G. PEYRE, « Toulouse. Allées Paul-Feuga », in *Bilan scientifique*, Toulouse, 1992, p. 74.

56 C. SAUVAGE, *Observations archéologiques lors de travaux, place Lafourcade à Toulouse*, Direction des Antiquités Historiques, Toulouse, 1987.

57 G. BACCABÈRE, *Habitat gallo-romain dans le Toulousain*, Chronique, supplément au *Bulletin de littérature ecclésiastique*, Institut catholique de Toulouse, Toulouse, 1983, p. 110.

58 Q. CAZES *et al.*, « Les nécropoles méridionales et la possible basilique funéraire Saint-Roch », in J.-M. PAILLER (éd.), *Tolosa. Nouvelles recherches sur Toulouse et son territoire dans l'Antiquité*, École française de Rome 281, Toulouse, 2002, p. 493.

Fig. 2 : le site « 105, rue Saint-Roch ». © Inrap / Jean-Jacques Grizeaud.

Les datations envisagées laissant croire à la contemporanéité des pôles⁵⁹, trois hypothèses principales peuvent être proposées *in fine* :

1. Nous avons affaire à une importante nécropole (hypothèse de M. Labrousse), continue de la Porte narbonnaise jusqu'au pôle « caserne Niel » (longueur de près de 1 500 m) voire jusqu'au site du « 101 chemin de la Salade-Ponsan » au moins (longueur d'environ 2 200 m). Les différents types de structures funéraires pourraient refléter les différences sociales de secteurs plus ou moins spécialisés, avec notamment des monuments au moins au « 105, rue Saint-Roch », voire plus près de la Porte narbonnaise selon le crédit que l'on accorde aux suppositions de M. Labrousse quant aux blocs architecturaux retrouvés dans le rempart de l'Institut catholique.

2. Il s'agit de différentes nécropoles, composées d'un ou plusieurs pôles, strictement séparées et peut-être de tailles différentes. Ce qui pourrait aisément se concevoir avec les sépultures du « 101 chemin de la Salade-Ponsan » localisées à distance du tracé supposé de la voie, nettement plus que pour les autres pôles.

3. Ce sont des tombes et des structures funéraires plus ou moins associées et/ou en rapport le long de la voie Narbonnaise, ne constituant pas à proprement parler une (des) nécropole(s) et devant alors être mises en rapport avec l'habitat, ou tout du moins leur environnement.

Ces deux dernières hypothèses ne contrediraient toutefois pas catégoriquement la première car cette situation pourrait être le résultat de l'évolution urbaine, les limites de la ville et de l'habitat péri-urbain semblant mouvantes. Le site du « 101 chemin de la Salade-Ponsan » pourrait également le confirmer. En contexte urbain, comme pour les sites ruraux d'ailleurs, la proximité des sépultures et des voies est souvent soulignée, y compris pour les ensembles funéraires les moins bien étudiés. Plus rares sont en revanche les informations concernant les relations entre espace funéraire et habitat. Quand c'est le cas, il est difficile de savoir dans quelle mesure la relation est effective.

Malgré le faible nombre de découvertes, M. Labrousse tenait l'hypothèse de la nécropole sud de Toulouse longeant la voie narbonnaise comme certaine. Il avait en tête la voie Appienne permettant l'accès à Rome par le sud, comme la route venant de Narbonne pour Toulouse. Comme pour d'autres pans de l'archéologie classique, Rome était bien sûr considérée comme le modèle des cités de l'Empire. Sans nul doute sa conviction lui vient de son séjour à Rome et du premier article qu'il publie sur le *Pomerium*, mais aussi, voire surtout, des données historiques objectives faisant de *Tolosa*, sinon une « petite Rome », du moins une cité singulière, ayant des relations privilégiées avec la capitale de l'Empire.

Alors que chaque découverte ne permet guère de trancher, les auteurs ne privilégient pas celle de M. Labrousse, à savoir celle d'une grande et riche nécropole. Cette proposition est séduisante certes, et peut-être pas fausse, mais elle ne s'appuie pas sur

59 Il serait néanmoins nécessaire de revenir sur les découvertes anciennes pour pouvoir catégoriquement l'assurer.

la réalité archéologique actuellement connue. Sans la remettre en cause, nous avons estimé qu'il était indispensable de revenir aux données du terrain, celles sur lesquelles tout travail archéologique doit d'emblée s'appuyer. Cette mise au point, même si elle profite des dernières avancées de l'archéologie préventive, rend cependant compte d'un nombre de structures funéraires fouillées relativement peu élevé. Elles sont en outre (très) distantes et peu concentrées. Leur contemporanéité demande à être confirmée et leur environnement mériterait d'être mieux cerné.

Patrice GEORGES-ZIMMERMANN
Christophe REQUI

Archéo-anthropologues, Inrap
UMR 5608 du CNRS (TRACES)
Centre archéologique Inrap Midi-Pyr. nord
ZAC Albasud – Impasse de Lisbonne
82000 Montauban
patrice.georges@inrap.fr
christophe.requi@inrap.fr

Jean-Jacques GRIZEAUD
Catherine AMIEL

Archéologues, Inrap
UMR 5608 du CNRS (TRACES)
Centre archéologique Inrap Midi-Pyr. sud
ZI Les Pinsons – 13, rue du Négoce
31650 Saint-Orens de Gameville
jean-jacques.grizeaud@inrap.fr
catherine.amiel@inrap.fr